

—Vous exprimer tous les vœux que nous....

—C'est très bien, mon neveu et ma nièce, asseyez-vous ; et elle nous indique deux chaises. — Je suis sensible à votre démarche ; elle me prouve que vous n'avez pas complètement oublié les devoirs que vous impose la famille.

—Vous comptez, chère tante, sans l'affection que nous vous portons et qui suffit.... Bébé, viens embrasser ta tante.

Bébé (à mon oreille). — Mais, petit père, je t'assure qu'elle pique. (Je dépose les marrons glacés sur un guéridon.)

—Vous pouviez, mon neveu, vous dispenser de ce petit présent ; vous savez que les sucreries me sont contraires, et, si je ne connaissais votre indifférence à l'endroit de ma santé, je verrais là dedans un sarcasme. Mais brisons là. Monsieur votre père supporte toujours ses infirmités avec courage ?

—Vous êtes bien bonne.

—J'ai pensé t'être agréable, ma chère tante, dit ma femme, en te brodant ce coussin que je prie d'accepter.

—Je te remercie, mon enfant ; mais je me tiens encore assez droite, Dieu merci, pour ne pas avoir besoin de coussin. La broderie est charmante ; c'est un dessin oriental. Tu aurais pu mieux choisir, sachant que j'aime les choses beaucoup plus simples. Il est charmant, du reste, quoique ce rouge à côté de ce vert vous mette une larme dans l'œil. J'ai déjà éprouvé cette sensation en épluchant des oignons. Le sentiment des couleurs n'est pas commun ! J'ai à t'offrir en retour ma photographie, que ce bon abbé Miron a voulu absolument me faire sous forme de carte de visite, comme tu vois.

—Oh ! que tu es bonne et comme cela est ressemblant ! Reconnaiss-tu ta tante, mon bébé !

—Ne te crois pas obligée de dire le contraire de ta pensée. Cette photographie ne me ressemble en aucune façon, j'ai l'œil beaucoup plus brillant. J'ai là aussi un paquet de jujube pour ton enfant. Il me paraît grand.

—Bébé, viens embrasser ta tante.

—Et puis nous nous en irons après, petite mère ?

—Vous êtes un petit mal élevé, monsieur !

—Laisser le dire ; au moins il est franc, lui ! Mais je vois, ton mari s'impatiente ; vous avez d'autres... courses à faire, je ne vous retiens pas. Aussi bien, je vais à l'office prier Dieu pour ceux qui ne le prient pas !

Qui de douze visites obligatoires retranche une visite obligatoire, reste avec onze visites... Hum ! — cocher, rue Saint-Louis.

—N'est-ce pas, petit père, qu'elle a des aiguilles dans le menton, tante Ursule ?

Passons, si vous le voulez bien, les onze visites obligatoires ; elles sont aussi agréables à raconter qu'à faire.

.*.*

Vers cinq heures du soir, — Dieu soit loué ! — les chevaux s'arrêtent devant la maison paternelle, où le souper nous attend, Bébé bat des mains et sourit déjà à la vieille Jeannette, qui, au bruit de la voiture, s'est précipitée vers la porte.

—Les voilà ! s'écrie-t-elle ; et elle emporte Bébé jusque dans la cuisine, où ma mère, les manches retroussées, donne le coup de grâce à son gâteau traditionnel.

Mon père, qui descend à la cave, la lanterne à la main, escorté de son vieux Jean, qui porte le panier, s'arrête tout à coup :

—Eh ! mes enfants, que vous arrivez tard ! Venez dans mes bras, mes amis, c'est le jour où le l'on s'embrasse pour de bon ! Jean, tiens un peu ma lanterne.

Et tandis que mon vieux père me serre contre lui, sa main cherche la mienne et la serre longuement. Bébé, qui se faufile entre les jambes, nous tire par l'habit et tend son petit bec, pour avoir un baiser.

—Mais je vous retiens là dans l'antichambre et vous êtes gelés ; entrez dans le salon ; il y a de bon feu et de bons amis.

On nous a entendus, la porte s'ouvre, et l'on nous tend les bras. Au milieu des poignées de mains, des embrassements, des souhaits et des baisers, les cartons s'ouvrent, les bonbons pleu-

vent, les paquets se déchirent, la gaieté devient du vacarme, et la bonne humeur tourne au tumulte. Bébé, debout, au milieu de ses richesses, semble un homme ivre entouré d'un trésor, et de temps en temps, il jette un cri de bonheur en découvrant un nouveau joujou.

—La fable du petit homme ! s'écrie mon père en agitant sa lanterne, qu'il a repris des mains de Jean.

Un grand silence se fait, et le pauvre enfant, qui fait ses débuts dans l'art de la déclamation, perd tout à coup contenance. Il baisse les yeux, rougit et se réfugie dans les bras de sa mère, qui, penchée à son oreille, lui dit :

—Allons, mon chéri : *Un agneau se désaltérait...* tu sais, le petit agneau ?

—Oui, petite mère, je sais bien, le petit mouton qui voulait boire. Et d'une voix contrite, la tête penchée sur la poitrine, il répète, en faisant un gros soupir :

—*Un agneau se désaltérait dans le courant d'une onde pure.*

Nous tous, l'oreille tendue, le sourire aux lèvres, nous suivons son délicieux petit jargon.

L'oncle Bertrand, qui est un peu sourd, a fait un cornet de sa main droite et a rapproché sa chaise :

—Ah ! j'y suis, dit-il, c'est le *Renard et les raisins*. Et, comme on fait chut à l'interrompue, il ajoute : Oui, oui, il récite avec finesse, beaucoup de finesse.

Le succès rend la confiance à mon chéri, qui termine sa fable par un gros éclat de rire. La joie est communicative, et l'on se met à table au milieu de la plus folle gaieté.

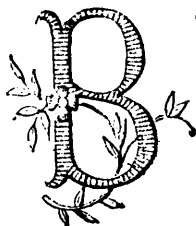
—A propos, dit mon père, où diable est ma lanterne ? J'ai oublié la cave. Jean, mon vieux, prends un panier et allons fouiller derrière les fagots.

Le potage fume, et ma mère, après avoir promené autour de la table son regard souriant, plonge la cuillère dans la soupière.

Ma foi, vive la table de famille, où s'assoient ceux qu'on aime, où l'on risque au dessert un coude sur la nappe, où l'on retrouve à trente ans le vin de son baptême ! — G. D.

LES TROIS SOUHAITS

CONTE DU NOUVEL AN



BONNE année ! amis lecteurs, et pour vos étrennes, permettez-moi de vous conter une histoire authentique et véridique, le conteur, comme la plus belle fille du monde, ne pouvant vous offrir que ce qu'il a.

Si le cadeau n'est pas tangible, croyez bien que les vœux viennent du fond du cœur.

Donc, voici mon histoire. La scène suivante se passait en l'an 1867, sur les bords de la Garonne, d'où, du château de mon père....

Vous voyez déjà qu'il ne s'agit pas ici d'une gasconnade.

Une dame, d'un air vénérable et compatissant, et dont la voix douce et pleine de jeunesse contrastait singulièrement avec les rides de la vieillesse, ayant, par des revers de fortune, été obligée de recourir à la charité publique, tendit un jour la main à un jeune ouvrier, dont la figure franche et honnête révélait un brave et noble cœur.

Mettant la main dans son gousset, il en retira une petite pièce blanche qu'il mit discrètement dans la main de la pauvre vieille. Alors celle-ci, touchée de reconnaissance, lui dit :

—Mon ami, vous paraissiez avoir du courage et de la bonne volonté : prenez ce talisman, et si vous êtes réellement ce que je pense, vous ne tarderez pas à voir la fortune vous favoriser et à mériter l'estime de vos concitoyens.

Ce talisman, qui fut accepté avec reconnaissance, était tout simplement un petit carré de papier sur lequel était écrit :

« Ne vous laissez pas abattre par l'adversité, car souvent ce que l'on croit un malheur n'est que le prélude d'un bonheur inespéré.

« Ne comptez jamais que sur vous-même.

« Pensez que ce que vous négligeriez aujourd'hui resterait à faire demain.

« Il vaut mieux s'imposer quelques années de privations que de devoir en subir pendant toute la vie.

« Il n'y a pas de plus grand bonheur que de pouvoir se faire une honnête aisance, tout en étant utile à ses semblables. »

Quelques années après, la prédiction se trouva réalisée. Après avoir épousé une jeune fille charmante et économe qui lui donna plusieurs gentils enfants, le jeune ouvrier d'alors possède un établissement avantageusement connu du public, et à sa prospérité s'unit le respect de tous.

Un autre ouvrier, celui là noceur et qui possède une femme dépensière et acariâtre et qui connaît la cause de cette prospérité, va trouver celle qu'il nomme la bonne fée et lui dit :

—Mon épouse vous prie de nous donner aussi un talisman.

La bonne dame qui devine leurs intentions, lui répond d'un ton fort moqueur :

—Entre vos mains il ne profitera pas ; mais si vos désirs sont honnêtes et si vous changez de conduite, vous pouvez faire trois souhaits.

Bouleversé par ce résultat qui dépasse son espoir, il sort comme un insensé en se disant :

—Je sacrifierai le premier souhait pour faire tomber la fortune et la bonne réputation de mon concurrent ; les deux autres suffiront pour nous faire, moi et ma femme, les plus riches et les plus heureux du monde.

Afin de pouvoir raconter plus vite cette bonne nouvelle à sa ménagère, il loue un cheval et part au galop. Mais trouvant que la pauvre bête ne va pas assez vite, il dit :

—Méchant rosser, que ne te casse-tu le cou !...

Aussitôt, le cheval tombe mort. Comme cet accident diminue fortement la confiance qu'il avait pour celle qu'il croit être sa protectrice, il relève le harnais pour l'emporter, mais les gamins s'amusant de sa mésaventure, et lui, trouvant trop lourd ce fardeau, il le jette dans la Garonne en disant avec colère :

—Je te verrais avec plaisir sur le gros dos de ma femme.

Se trouvant ainsi débarrassé du harnais, il se rend clopin-clopant chez lui, où il voit, avec stupéfaction, sa chère moitié marcher à quatre pattes et succombant sous le poids du malheureux harnais qui était encore mouillé et dont personne n'avait pu la débarrasser :

—Chère bibiche, dit-il, calme-toi, j'espère parvenir à le retirer.

A peine a-t-il mis la main dessus, qu'à son grand étonnement tout tombe comme par enchantement, et en même temps parut une femme jeune au regard angélique, qui lui dit :

—Les trois souhaits sont accomplis ; je suis la Philanthropie ?... Je prends toutes les formes et me sers de tous les moyens pour secourir toutes les infortunes ; j'affectionne ceux qui sont travailleurs, bons, honnêtes, généreux, mais je ne protège jamais les méchants, ni ceux qui veulent s'enrichir aux dépens des autres.

Et, disparaissant en laissant derrière elle un parfum suave et pénétrant, elle s'envola dans les airs en laissant tomber une corne d'abondance que j'ai ramassée et où j'ai cueilli ceci :

« Pour vous, charmants bébés blancs et roses, des bonbons pour sucrer votre existence ; pour vous, jeunes adolescents, des livres pour orner votre intelligence ; pour vous, jeunes amoureux, des rêves dorés qui seront la joie de votre foyer familial ; enfin, pour vous tous, riches, pauvres, jeunes et vieux, bonheur, santé, longue vie, tels sont, amis lecteurs, les félicités que je vous souhaite du fond de mon cœur. »

Antoine P. Labat

Montréal, 1892

Soufflez, soufflez, soufflez ! Ce catarrhe incommodant pourrait être guéri par la Sarsepareille de Hood, son remède essentiel.